vingtaine d'années. Aujourd'hui, les isbas des chanteurs russes tombent en ruines, — comme l'amitié des deux souverains.

∴

Jusque 1859, la Prusse fut représentée auprès de la cour de Russie par de vieux diplomates imbéciles et ratatinés, tels que Rochoff et Werther. Mais quelque fût leur nullité, ils étaient en grande faveur et avaient le pas sur tous les autres ambassadeurs. N'étaient-ils pas les représentants d'un roi ami, d'une nation alliée, d'une dynastie que des liens de parenté unissaient aux Romanoff?

Cependant la maladresse de M. de Werther finit par jeter un peu de froid entre les deux cours, et l'on songea à M. de Bismarck pour raccommoder les choses. M. de Werther s'était laissé voler les rapports qu'il adressait au roi Guillaume sur la situation critique de Sébastopol et de Malakoff. Ces papiers, achetés par M. de Rothan, alors secrétaire d'ambassade à Berlin, avaient été envoyés à Paris et mis sous les yeux de l'empereur qui avait aussitôt décidé l'attaque franco-anglaise du 8 septembre.

En Russie, on accueillit la nomination de M. de Bismarck avec joie. C'était un ennemi déclaré de l'Autriche. Il n'en fallait pas plus pour être populaire à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Et dès son arrivée, M. de Bismarck enchanta tout le monde, par ses manières alertes, son esprit vif, ses réparties spirituelles, sa franchise, qui avait une si belle apparence de sincérité. M. de Bismarck parlait français comme un Français, et n'avait rien de la vétusté solennelle, de l'air raide et empesé de ses prédécesseurs.

On n'avait jamais vu encore un Allemand si alerte et si sémillant. On n'en revenait pas: on le regardait comme un phénomène. « Enfin, disait-on, voici un Allemand tout à fait extraordinaire, qui se trouve à l'aise et sait mettre les autres à l'aise, qui n'affiche pas des prétentions ridicules, qui ne parle pas sur un trépied et n'a pas l'air de porter, comme une cariatide, tout le poids du monde sur ses épaules accablées. »

M. de Bismarck avait alors quarante-six ans, il était dans toute la force de l'âge et déjà il avait son but, qu'il poursuivait en secret.

∴

Les relations entre les deux cours et les deux gouvernements devinrent, grâce à lui, de plus en plus intimes. « Il était tout à la fois, a dit un diplomate russe, l'ami familier de l'empereur et le représentant d'un Etat puissant et indépendant. La haute prestance de l'ambassadeur de Prusse qui, presque chaque jour, se montrait à cheval, devint bientôt connue de toute la ville et sympathique à tous. Aucun diplomate étranger n'était reçu avec autant d'empressement par l'empereur que M. de Bismarck; aucun autre n'était si souvent invité aux chasses du jeudi de Sa Majesté. L'hôtel de l'ambassade de Prusse, qui était naguère le théâtre de fêtes prétentieuses, assez rares d'ailleurs, où l'on s'ennuyait avec décorum, devint l'un des salons les plus courus et les plus agréables. »

Et cependant l'ambassadeur de Prusse était, à cette époque, presqu'un pauvre diable. On lui comptait avec parcimonie les vieux thalers à l'effigie du roi, qu'on lui envoyait, dans un sac, à la fin de chaque trimestre. Malgré ses appointements de fonctionnaire, M. de Bismarck savait faire bonne figure et rire de sa pauvreté.

Mme de Bismarck disait qu'elle n'avait pas les moyens de payer quarante roubles un plat d'asperges et de remplacer par des diamants ses vieux pendants d'oreille troqués jadis contre une tabatière de Darmstadt. D'autres diplomates se ruinaient pour réunir autour de leur table, l'élite de la société russe ; tandis que M. de Bismarck, en recevant avec simplicité, voyait chaque soir ses salons envahis.

Et pour flatter le sentiment national russe, il se mit à apprendre le russe, à quarante-cinq ans! Et il l'apprit et le parla. Quel exemple pour nos diplomates qui, la plupart, n'entendent pas la langue du pays où on les envoie.

Dans la littérature russe qui naissait, il y avait une poussée de libéralisme. M. de Bismarck suivait cette éclosion nouvelle, avec un intérêt qu'il aimait à manifester publiquement.

∴

Pendant les trois années qu'il resta à Saint-Pétersbourg, il s'efforça par tous les moyens de conquérir l'amitié du peuple russe et de maintenir des relations intimes avec la famille impériale. Il prévoyait déjà que la Prusse aurait besoin de l'appui de la Russie, et que sans elle, il ne pourrait ni vaincre l'Autriche ni écraser la France.

« Tant qu'Alexandre II vivra, écrivait un publiciste russe, le prince de Bismarck n'a pas besoin de s'inquiéter de savoir ce que notre société pense à son sujet, il n'a pas besoin de prodiguer les efforts en vue de s'assurer dans cette société des conquêtes morales. En égard au rôle considérable que l'alliance avec la Russie joue dans la politique de cet homme d'Etat, ça a été pour lui et pour son pays un succès important que d'avoir eu, durant son séjour de plusieurs années à Saint-Pétersbourg, l'occasion de gagner l'empereur et, grâce à ses qualités personnelles, de faire dans la société une propagande qui a eu, au point de vue de la politique, une utilité réelle, pour ne pas dire décisive.

Aujourd'hui, Alexandre II n'est plus ; la politique russe a subi des changements considérables depuis le Congrès de Berlin ; les amis de la cause prussienne se sont singulièrement refroidis, et ce n'est certes pas, on ne saurait assez le répéter, la visite forcée que le tsar vient de faire au vieux Guillaume, qui détruira les sympathies de la Russie pour la France.

Si Sa Majesté d'Allemagne retournait maintenant à Saint-Pétersbourg, le tsar, malgré tout le respect qu'il a pour ce vieillard imposant, ne prescrirait certainement pas, comme son père en 1873, d'orner de bustes de l'empereur Guillaume et de drapeaux prussiens et allemands, associés aux drapeaux russes, les balcons et les fenêtres de toutes les maisons situées sur le trajet de la gare de Varsovie au Palais-d'Hiver.

Et si M. de Bismarck se montrait de nouveau, comme en 1873, dans les rues de Saint-Pétersbourg, sous son uniforme de cuirassier blanc, avec le ruban bleu de l'ordre de Saint-André en sautoir, le peuple russe le verrait passer avec la même indifférence que le peuple prussien a vu passer le tsar Alexandre.

VICTOR TISSOT.

## MAGNETISEURS ET MAGNETISES

On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, de ces artistes d'un genre si particulier qui, s'affublant d'ordinaire du titre de professeurs, s'exhibent sur les planches en compagnie d'un sujet sur lequel ils se livrent aux expériences d'hypnotisme les plus banales, dont l'effet toutefois est toujours grand sur le public crédule.

Ce n'est point de ces bateleurs que nous nous occuperons dans cet article. Aussi bien, ils ne sont guère redoutables, puisqu'ils n'exercent leur pouvoir que sur une unique personne, presque toujours leur maîtresse. On a pu citer quelques cas où la contagion de l'exemple avait amené des scènes déplorables et terribles, mais c'étaient là des exemples si rares qu'il serait oiseux de s'y arrêter.

Le mal est ailleurs. Il est chez ces individus qui pratiquent à domicile, il est chez ces somnambules auxquelles croient encore tant de faibles intelligences, il est chez ces saltimbanques du spiritisme et de la double-vue qui ont l'audace de paraître désintéressés, alors que leur métier de mensonge les fait vivre largement, quand il ne leur procure pas encore de plus intimes satisfactions.

Nous nous sommes maintes fois rendu à des séances de somnambulisme. Les plus typiques dont nous ayons été témoin étaient données, il y a quelques années, par une sorte de vieille cantinière, littéralement blanchie sous le harnais, qu'assistaient deux gaillards sévères, prétentieusement décorés du titre de docteurs. On les eût certainement fort embarrassés en leur demandant un remède pour le rhume de cerveau. Il est vrai que M. Mackensie lui-même!... Seulement lui, on l'appelle pour soigner le prince héritier d'Allemagne, tandis qu'on n'aurait certainement pas songé à mes deux hommes, quand ce n'eût été que pour le cheval du futur empereur.

Les séances étaient publiques et gratuites, comme de juste. Elles avaient lieu le soir, de neuf heures à onze heures et demie, à l'entrée de la rue Montmartre, dans un immeuble très vaste, au troisième étage.

Quand nous disons : les séances étaient publiques et gratuites, nous ne sommes pas dans l'exacte vérité. On devait pour entrer, exhiber une sorte de billet banal libellé à peu près ainsi :

« *Séance de magnétisme scientifique*

» Mme LOUISE L...

» Célèbre somnambule

» Les expériences ont lieu les mercredi et samedi de chaque semaine, sous la direction de deux docteurs de la Faculté. »

Mais les curieux qui n'avaient point de billets entraient tout de même, surtout s'ils avaient l'air suffisamment sérieux.

En ce qui concerne la gratuité, s'il est réel qu'on ne perçevait aucune somme à la porte, il est non moins exact qu'on obligeait tout le monde, — hommes et femmes, le magnétisme n'est point galant, — à déposer son chapeau au vestiaire, moyennant cinquante centimes, prix invariable. Or, comme il y avait une moyenne de cent spectateurs à chaque séance, cela faisait encore une recette de cinquante francs ce qui n'était nullement à dédaigner.

Le vestiaire franchi, on passait dans une pièce longue, assez étroite, meublée de plusieurs rangées de bancs en bois, et au centre de laquelle était ménagée une sorte d'allée qui conduisait au salon.

Qu'il était typique, ce salon ! Tendu d'un papier rouge terni, il sentait la gêne, cette gêne louche des gens qui exercent une profession mal définie. Le velours des fauteuils était usé, pisseux, et de diverses couleurs : grenat, vert sombre, bleu marine; le guéridon était boiteux, le piano se mourait de vieillesse ; quinze ans de frottements avaient lamentablement râpé le tapis, qui montrait la corde. Quatre ou cinq lampes brûlaient parcimonieusement ornées d'abat-jour sales, et le six bougies suiffeuses des candélabres de la cheminée éclairaient à peine des couronnes de papier doré et de roses placées sur un socle et protégées de la poussière par un globe fêlé. En pénétrant là, l'observateur ressentait une impression indéfinissable, mêlée de défiance, de malaise et presque de mépris.

Le public était bizarrement composé d'habitude. Il y avait d'abord les amis de la maison, magnétiseurs et sujets qui, eux aussi, donnaient des séances chez eux et venaient recruter des spectateurs, — des chapeaux, comme ils disaient dans leur langue conventionnelle. — Hier, j'ai eu quatre-vingts chapeaux. — Cela signifiait : J'ai réalisé quarante francs de recette. Ceux-là formaient un groupe compact, causaient entre eux de leurs affaires, indifférents aux expériences qu'eux-mêmes avaient faites la veille ou devaient exécuter le lendemain. Seulement, ils scrutaient avidement ce que la soirée allait rapporter, et les femmes distribuaient des billets en souriant et en murmurant à l'oreille des gens : — C'est beaucoup plus curieux chez nous !

Le reste du public se partageait en adeptes convaincus, en curieux et en galants cherchant aventure. Car il y avait toujours là de petites ouvrières, très gaies, très jeunes, gentilles, avec leurs regards fripons et leurs gestes d'oiseaux effarouchés. Il y avait en outre les sceptiques, ceux qui plaisantaient au moment de l'extase, ou qui produisaient des bruits incongrus au milieu d'un essai de fascination.

Vers neuf heures un quart, la séance était ouverte par les deux docteurs. Deux types, ces praticiens. L'un était courtaud, trapu, à la figure vulgaire et colorée, les cheveux noirs pommadés, l'aspect d'un sous-officier de cavalerie, avec ses grosses moustaches cirées à l'encaustique. L'autre, un grand sec, au nez en bec d'aigle, au teint mat et bistré, crépu comme un nègre avait un air de méphistophélès pharmaceutique convenablement accentué, avec son menton de galoche, son regard fatal et ses mains osseuses, dont les maigres doigts se terminent par des ongles pointus en forme de griffes.

Ces deux opérateurs venaient dans la pièce où le public s'entassait sur les bancs, et il faisaient signe à telle ou telle personne qui se levait et les suivait dans le salon. Et, cinq minutes après, ils reparaissaient, marchant à reculons, tendant une main dominatrice vers le sujet, qui avançait derrière eux, de ce pas automatique si connu, les bras collés au corps, les yeux fixes.

La même scène se répétait cinq, huit, dix fois. On faisait prendre au sujet toutes sortes de positions, on lui passait une épingle dans le gras de l'avant-bras, etc.

Alors commençait la partie émouvante, pour les simples d'esprit, comique, pour les incrédules.

Jusque-là, les magnétiseurs n'avaient opéré que sur des sujets connus d'eux. Ils demandaient si quelqu'un voulait essayer parmi les personnes qui « composaient l'honorable société. »

Des femmes s'offraient toujours, pour voir ce qu'on sentait. Et l'expérience réussissait souvent, et chacune était pour les charlatans une victime de plus. Car elles étaient prises. Très fières de s'être endormies, elles déclaraient la chose fort agréable et n'avaient d'autre idée que de recommencer.

Les hommes, eux, étaient plus réfractaires, sans compter ceux qui dupaient les magnétiseurs. Nous avons assisté un jour à une scène absolument désopilante dans ce genre. Il était venu là toute une bande de bijoutiers bruyants et farceurs. Un seul prêtait une attention soutenue aux expériences et semblait en être profondément ému. Il demande soudain à être endormi.

Le professeur à l'aspect méphistophélique le fait asseoir dans un fauteuil. lui dit de le regarder et commence à lui jeter son fluide à la figure. L'autre se secoue convenablement, prend une expression de stupeur parfaite, soupire, souffle, et ferme les yeux. — Messieurs, il dort ! s'écrie triomphalement l'opérateur. Je vais maintenant le forcer à me suivre. — Il fait un signe, et le dormeur se lève et va embrasser une spectatrice. On rit, on s'étonne, et cependant il semble bien que le sujet est sous l'influence du sommeil magnétique. Bien qu'hésitant, l'expérimentateur fait un nouveau signe. Le sujet cette fois paraît lui obéir. Il marche, il marche lentement, solennellement, si bien que l'autre annonce : — Maintenant, messieurs, je n'ai plus besoin de le regarder. Tenez, je me retourne, et il continue pourtant à m'emboiter le pas. — En effet, le magnétisé s'avance, mais quand il arrive devant le groupe de ses amis, il cligne de l'œil, cuambe par dessus la banquette et s'installe derrière eux si lestement que le docteur n'a rien entendu. Celui-ci pousse majestueusement jusqu'à la porte, et commence: — Messieurs, nous allons continuer. Mais il s'est retourné et s'est interrompu. Il demeure là, bouche bée, ahuri, tandis que tout le monde rit aux éclats. Cela devrait pourtant suffire pour détromper les plus incrédules.

Une autre fois, l'un des magnétiseurs demande une personne de bonne volonté. Il s'agit de lui cataleptiser les jambes, sans l'endormir ni toucher au reste du corps. Un monsieur grave s'offre Le professeur le place debout au centre de la pièce, lui dit: « Prenez bien votre aplomb. » Le sujet se cale. Vous y êtes ? — Oui. — L'opérateur commence. Il a mis un genou en terre, et il fait des passes devant le pantalon de son patient. Celui-ci demeure calme, impassible, examinant seulement son magnétiseur avec une sorte d'intérêt compatissant. Cinq minutes se passent. — Eprouvez-vous quelque chose ? — Moi ? rien. — Il ne faut pas résister intérieurement à l'action du fluide. — Oh ! soyez tranquille, je n'y résiste pas intérieurement. Je crois plutôt que c'est extérieurement. — Les passes reprennent encore durant cinq minutes. — Sentez-vous quelque chose? — Dame, vous savez... — Bon, bon, ne dites rien, ça opère. — Cinq minutes encore de passes furibondes. — Sentez-vous? — Absolument rien. Mais je suis sûr que vous avez cataleptisé mes bottes...

Ce n'était là que la première partie de la séance. La deuxième était remplie exclusivement par les exercices de la somnambule célèbre, la maîtresse de la maison.

Imaginez une vieille femme, assez petite mais très grasse, avec ces traits creusés profondément, ce teint de lait caillé semé de couperose qu'ont certaines portières vivant dans une loge sans jour; avec cela des yeux sournois, vifs encore sous des paupières tombantes, un nez en bec de perroquet, une bouche aux lèvres flétries et à peu près dégarnies de dents. C'était une de ces têtes où se lisent l'astuce, la rapacité et les vices secrets des soixante ans de mensonges et de rapines. La vieille était coiffée invariablement d'un bonnet de dentelle orné de rubans de soie mauve, et elle portait une robe de soie noire décolletée. C'était effrayant.

Elle arrivait avec une majesté de marchande à la toilette, et, de fait, on s'attendait à la voir exercer quelque commerce de ce genre. Mais non. Le gros opérateur l'endormait, et alors des femmes, qui avaient pris un numéro en entrant, venaient la consulter, — toujours gratis.

Assise dans un large fauteuil, elle prenait la main de la consultante et, quand celle-ci l'interrogeait sur une personne chère, elle lui demandait si elle n'avait pas quelque objet qui pût la guider. Puis elle répondait brièvement, et quand elle jugeait que cela en valait la peine, elle disait à sa cliente : « Si vous voulez en savoir davantage, revenez demain, dans la journée, je vous donnerai une consultation. — Ces consultations-là, on le devine, ce n'était pas pour l'amour de Dieu ou de la science, on les payait deux, trois, cinq, dix et jusqu'à vingt francs ! Or, notez qu'elle répondait chaque soir de séance à une vingtaine de personnes, et que la moitié au moins l'allaient ensuite consulter dans la journée. Cela faisait vingt clientes par semaine, à dix francs en moyenne, soit deux cents fr. Sans compter celles qui venaient d'elles-mêmes !

La séance finissait régulièrement par l'extase. Tandis que le grand magnétiseur méphistophélique se mettait au piano et massacrait vigoureusement *la Vague* de Métra, les *Feuilles du Matin* de Joanne Strauss ou une polka de Forbach, où un gros collègue faisait quelques passes devant le visage de sa vieille patronne, puis il se reculait. Et alors cette antique sorcière se levait les yeux grand ouverts, une expression de béatitude à la giffler répandue sur tous ses traits, et elle s'avançait lentement d'un pas de spectre, sans jamais fermer les paupières. On faisait ainsi le tour du salon, on parcourait l'allée de la grande salle. Puis l'opérateur ramenait la somnambule à son fauteuil et il la réveillait. Elle à fait ce métier-là jusqu'à soixante-dix ans et plus !

Et l'assistance partait. En bas, à cinq pas, il y avait une sorte de café-liquoriste où entraient certaines spectatrices, petites ouvrières, bonnes du quartier, femmes peu farouches la plupart, qui venaient retrouver les deux « docteurs de la faculté », accompagnées de quelques amies. Ce qui se passait ensuite n'étant nullement du domaine du magnétisme et de la double-vue, nous ne croyons pas devoir nous y appesantir.

Ajoutons que si Louise L... est morte, son établissement n'a point disparu. La maison était trop bien achalandée pour qu'on la laissât tomber. C'est une grande femme sèche et d'aspect sévère qui a succédé à la grosse vieille que nous avons dépeinte fidèlement. Elle donne aussi deux séances gratuites par semaine.

Et il y en a cinquante comme cela dans Paris. Conçoit-on combien ces charlatans peuvent ébranler d'esprits faibles, détraquer de cervelles impressionnables? Ce sont là les vrais fléaux, et non ces professeurs qui paraissent en public avec un sujet, toujours le même. Malheureusement, on ne peut empêcher les magnétiseurs en chambre d'exercer leur pernicieuse industrie ; on a vu des gens remarquables subir leur terrible influence et ne s'en débarrasser qu'à force de volonté et d'énergie, et toujours les mal s'accroit, se répand, se propage, faisant de nouvelles victimes.

Et les magnétiseurs, se n'est rien encore. Les plus redoutables, ce sont les spirites, les médiums, ceux qui évoquent les esprits, qui font parler les morts. Nous avons assisté à une série d'expériences en ce genre qui sont vraiment faites pour rendre fous ceux qui se laissent prendre à ces honteuses simagrées, qui n'ont de vrai que la crédulité qu'on leur accorde ! Ah ! si la place ne nous manquait, nous en aurions à raconter ! Mais ce qu'on en sait n'est-il pas déjà bien significatif ?

THÉODORE MASSIAC.

## *DE LA TENUE !*

La librairie Fischbacher vient de publier une petite plaquette à couverture rouge en toile anglaise sur laquelle se lit ce titre attirant : « Ce qu'il ne faut pas dire. » C'est, paraît-il, la traduction d'un opuscule qui s'est vendu par milliers et milliers d'exemplaires en Angleterre et en Amérique. Si c'est une satire des mœurs anglo-américaines, dissimulée sous la forme d'un manuel du savoir vivre, la satire est terrible et donne une singulière idée du « comme il faut » d'outre-Manche et d'outre-Atlantique.

Mais il n'y a là, sans doute, qu'une manifestation de cet humour à froid, de ce comique aux outrances gourmées qui est le propre de l'esprit anglo-saxon et le comble du pince sans rire. L'auteur, qui d'ailleurs a jugé prudent de garder l'anonyme, vous recommandera par exemple de ne nettoyer en société ni vos oreilles, ni vos ongles, ni votre nez, et, s'il vous faut absolument cracher, de vous servir de votre mouchoir de poche. Il vous donnera quantité d'autres conseils aussi précieux, en vous faisant remarquer que, « s'ils sont inutiles pour quelques-uns, ils peuvent être très utiles pour beaucoup d'autres. » Maintenant que vous voilà prévenus, chers lecteurs, vous vous direz que, si nous reproduisons une page de ce pamphlet narquois, c'est pour vous initier à la manière de l'auteur plutôt que pour vous expliquer...

### CE QU'IL NE FAUT PAS FAIRE

#### A TABLE

N'arrivez pas en retard à un dîner prié ; c'est manquer d'égards à l'hôte, aux autres convives et au dîner lui-même. Ne faites pas attendre le reste de famille ; cela ne contribue pas à entretenir l'harmonie et la bonne volonté. Il ne faut pas vous asseoir avant toutes les dames, et à un dîner prié avant que la maîtresse de maison en ait donné le signal. Ne présentez personne quand tout le monde est assis.

Vous ne devez pas vous asseoir à un mètre de la table, pas plus que vous ne devez vous y coller.

Il ne faut pas passer votre serviette sous le menton, ni l'étaler sur votre poitrine ; les bavettes sont pour la chambre d'enfants ; contentez-vous de poser la serviette sur vos genoux. Ne servez pas les messieurs, avant toutes les dames, celles de la maison comprises.

Ne mangez pas bruyamment votre soupe et n'en redemandez pas.

Ne vous penchez pas sur votre assiette, tenez-vous droit, sans raideur.

Ne mordez pas à votre pain, rompez-le et n'en mettez point dans la soupe. Ne mangez pas avec le couteau et ne le portez pas à votre bouche.

Ne chargez pas votre fourchette à l'aide du couteau pour la porter ensuite à la bouche; on ne met sur la fourchette que ce qu'elle peut contenir et pas davantage.

Ne mangez pas le poisson avec le couteau.

Ne vous servez pas gauchement du couteau et de la fourchette ; que les manches de l'un et de l'autre se posent dans la paume de la main. L'usage du couteau et de la fourchette ne s'acquiert que par l'observation et la pratique.

Ne brandissez pas votre fourchette et ne maniez pas votre couteau comme un poignard.

Ne parlez pas pendant que vous vous servez.

Ne mangez pas trop vite et ne vous bourrez pas ; prenez votre temps : il est de mauvais ton de se presser.

Ne prenez pas trop de nourriture à la fois, mâchez sans bruit et mangez avec aisance.

Ne plantez votre couteau ni dans le beurre, ni dans la salière, ni dans aucun plat.

N'écartez pas vos coudes pour couper votre viande, tenez-les près du corps.

Ne levez pas votre verre en buvant comme s'il devait tenir sur votre nez.

Ne mangez pas les légumes avec la cuillère, mais avec la fourchette ; il ne faut manger avec la cuillère que ce qu'on ne peut pas prendre avec la fourchette.

Ne mangez pas la soupe jusqu'à la dernière goutte, ni le pain jusqu'à la dernière miette ; on n'attend pas non plus que vous nettoyez votre assiette.

Si vous reprenez d'un plat, ne tendez pas votre assiette ; c'est au domestique à vous présenter le plat. Il vaut mieux, d'ailleurs, ne pas demander deux fois la même chose.

Ne crachez rien du tout dans votre assiette; remettez avec la fourchette ce que vous ne pouvez avaler ; avec la cuillière si ce sont des noyaux.

N'étendez pas le bras par-dessus l'assiette de votre voisin et ne lui demandez pas de vous passer quelque chose si le domestique est tout près.

Ne désignez rien avec le doigt et ne jouez pas avec ce qui est sur la table.

Ne prenez pas votre serviette pour un essuie-mains ; passez-là proprement sur votre bouche.

Ne tournez pas le dos à une personne pour parler à une autre.

N'oubliez pas que votre voisine a toujours les premiers droits à vos attentions ; ne la négligez pas, lors même que vous ne lui auriez pas été présenté.

Ne parlez pas avec la bouche pleine et ne mangez que de petits morceaux.

N'ayez pas l'air gauche ou timide ; faites votre possible pour être à l'aise ; n'oubliez pas que le respect de soi-même est une vertu comme le respect pour les autres.

Evitez de laisser tomber votre couteau ou votre fourchette : si cela vous arrive, demandez un autre couvert et ne cherchez pas à attirer l'attention sur cet incident.

Ne vous agitez pas pour des bagatelles.

Ne vous appuyez pas nonchalament sur le dossier de votre chaise ; la civilisation moderne condamne cette habitude des Romains qui se couchaient pour manger.

Ne mettez pas vos coudes sur la table.

Ne mangez pas de l'oignon ou de l'ail si vous devez aller en société.

Evitez de porter avec vous les preuves peu agréables de ce que vous avez bu ou mangé.

N'insistez pas auprès de vos convives pour les faire boire ou manger.

Ne pliez pas votre serviette si vous êtes invité à dîner; posez-là sur la table.

Levez-vous lorsque les dames quittent la table.

Ne refusez pas de prendre d'un plat sous prétexte qu'il ne vous convient pas ; contentez-vous de remercier poliment.

Evitez de faire des allusions sur l'état de votre estomac; c'est un sujet qu'il ne faut pas traiter en société.

Ne faites pas de remarques sur ce que votre voisin mange, sous prétexte que c'est indigeste, etc.; chacun apprécie ce qui lui convient le mieux.

Offrez toujours le bras droit à une dame pour la conduire à table, et placez-la toujours à votre droite.

Ne vous efforcez pas trop d'être correct dans vos manières ; ne soyez ni vulgaire ni agité par la crainte de commettre des bévues.

Ne buvez pas trop de vin.

Ne remerciez pas le maître et la maîtresse de maison après un dîner ; exprimez simplement le plaisir que vous avez eu de passer quelques moments agréables avec eux.

N'assistez pas au déjeuner en négligé ; la toilette du matin d'une dame doit être simple et de bon goût. Il est permis à un monsieur de se présenter à ce repas en robe de chambre, mais jamais en manches de chemise.

Ne buvez pas dans votre soucoupe ; il ne convient pas non plus de laisser votre cuillère dans la tasse à thé ou à café ; posez-la dans votre soucoupe.

Ne lisez pas à table si vous êtes en compagnie.

Evitez de faire des taches sur vos habits; rien n'est plus malpropre que de porter sur ses vêtements les traces de ce qu'on a mangé.

Ne quittez pas la table avant la fin du repas.

∴

# CHRONIQUE LOCALE

## ROUBAIX

**On a placardé**, cette nuit, sur les murs de Roubaix, une affiche sans signature, dans laquelle on voudrait faire croire aux électeurs républicains que le *Journal de Roubaix* les a désignés, lorsqu'il a parlé jadis des « jeunes drôles » venus nous insulter un soir d'élection.

Les auteurs de ce placard nous obligent à leur dire qu'ils ont menti.

Nous les mettons au défi : 1° de se nommer; 2° de citer en entier et exactement l'article dont ils parlent.

**L'œuvre de Ste-Elisabeth** vient d'installer, dans une salle de l'église Notre-Dame, son exposition annuelle qui est ouverte de ce jour à mercredi soir.

Nos lecteurs savent que le but poursuivi par cette œuvre est de faire don, aux églises pauvres, des ornements sacerdotaux nécessaires au culte.

Ces ornements confectionnés avec une habileté remarquable, par les dames et les jeunes filles, faisant partie de l'association, sont le plus souvent taillés dans des robes de mariage qu'il est d'usage d'offrir à l'œuvre.

L'exposition de cette année présente un intérêt tout particulier : elle renferme une série d'orne-

---

FEUILLETON DU 28 NOVEMBRE. — 78

LE

# SECRET DU SQUELETTE

PAR GEORGES PRADEL

## SECONDE PARTIE

## L'AMOUR D'UNE ESPIONNE

### VIII

#### Un nouveau tour de la baronne

Etait-ce réellement dans le Mâconnais que se rendait le journaliste?... La suite de ce récit nous l'apprendra sans doute.

Toujours est-il qu'il revenait à Paris de très belle humeur... l'air sûr de lui, en homme qui se trouve en train de mener à bien une affaire entreprise...

— Et les preuves? lui avait dit plusieurs fois Lafressange.

— Ne t'inquiètes pas!... Je t'ai promis de te les fournir, et tu sais que je tiens toujours parole. Pas d'indiscrétion seulement auprès de la belle Henriette.

— Oh ! Flavien ! peux-tu croire ?

— Je ne crois rien... Je pense seulement que tu dois avoir de la veine à tenir ta langue par cette raison qu'elle est femme à ne point lâcher prise et qu'elle doit te tourner et te retourner comme sur un gril.

C'était exact.

La baronne, avec son adresse endiablée, soumettait, sans en avoir l'air, Lafressange à un véritable interrogatoire. Le juge d'instruction le plus retors n'emploie pas de moyens plus détournés, plus fins, plus astucieux, pour en arriver à la découverte qu'il poursuit.

Rendons du moins cette justice au jeune homme c'est que la discrétion la plus absolue tenait ses lèvres hermétiquement fermées.

Mme de Yunka enrageait... mais... elle recommençait à l'occasion suivante, et sans plus de succès...

Le *Courrier* allait mettre ses formes sous presse. Jacquemain était à la Chambre. Lafressange qui avait repris ses fonctions de secrétaire de la rédaction se trouvait à l'imprimerie, lorsque l'un des garçons de bureau, vint le trouver, lui disant :

— Monsieur Lafressange, il y a une demoiselle qui vous demande.

Lafressange suivit le garçon de bureau, et dans une pièce réservée aux visiteurs, il se trouva nez à nez avec Gertrude Hertzen.

Une fois rentrée à Paris, Gertrude avait conservé auprès de la baronne les fonctions de femme de chambre.

La bonne amie de Gabriel Thurner tenait à la main un petit billet.

— Il y a une réponse, monsieur Léo, fit-elle en s'adressant familièrement au jeune homme. Madame est pressée, et vous savez bien, n'est-ce pas, que lorsqu'elle est comme ça, elle n'aime pas à attendre.

— Oui, ma fille, répliqua le jeune homme qui avait brisé le cachet, nous savons que la maîtresse n'est pas la patience même.

« Mon cher ami, disait le billet, on m'envoie une avant-scène de l'ambassade russe, pour voir la grande pièce de Sardou. Voulez-vous être très aimable? menez-moi dîner dans la grande salle du bas, du café Riche, j'ai une envie folle de dîner au cabaret..... ensuite nous terminerons la soirée au théâtre.

A vous,

Baronne HENRIETTE DE YUNKA.

*P. S.* — Ne manquez pas d'amener votre ours... je veux dire votre excellent ami Mauroy. Sans lui vous seriez de mauvaise humeur... et il est si amusant avec ses méchancetés...»

— Attends, ma fille, fit Léo après avoir lu, Flavien est encore au journal, je vais lui demander s'il peut disposer de sa soirée.

Lafressange pénétra dans l'une des salles de rédaction et y trouva son ami.

Flavien, suivant sa louable habitude, une fois son article terminé, était étendu nonchalamment sur un divan, et fumait force cigarettes...

Mauroy rêvassait, s'isolant au milieu de ses camarades, cherchant toujours la solution des divers problèmes qui hantaient son cerveau.

— Ah ! le voilà !... fit-il en apercevant son ami, est-ce que le patron est revenu ?..... Est-ce qu'une forme est tombée en pâte ?..... Est-ce qu'il y a une dernière heure à sensation ?

— Rien de tout cela.

— Alors, laisse-moi tranquille... Je suis en train de faire la sieste, de prendre le kief, de rêvasser, de boasser, de faire ma brute, d'être heureux !... De quel droit, jeune imprudent, te permets-tu de venir troubler mon repos... Retire-toi de mon soleil !

— Allons, riposta Lafressange, qui était habitué à toutes les boutades de Mauroy, secoue un peu ta torpeur et réponds-moi.

— Jamais de la vie !... J'ai travaillé, non pas comme un nègre, car les nègres ne travaillent point, c'est même la seule supériorité que je leur reconnaisse sur nous... J'ai travaillé comme deux blancs, et comme j'ai travaillé, je me repose... je m'abrutis, et il est interdit de me déranger... car je te vois venir avec tes gros sabots. Tu t'es présenté à moi sous cette forme mielleuse pour obtenir de moi quelques lignes de copie supplémentaire... Cela !... jamais !... Demande-moi plutôt ma tête !...

— Trêve de plaisanterie, fit Lafressange, je n'ai point de copie à te demander, et le journal est fait, on le tire : écoute plutôt, si tu ne me crois point, la machine roule.

— Et elle fait bien, conclut Mauroy d'un air tragique, autrement, elle aurait eu affaire à moi.

— Dieu, que tu es assommant, quand tu commences tes scies.

— Je le reconnais.

— Es-tu libre, ce soir ?

Au travers du pince-nez de Flavien filtra un regard narquois.

— Si tu le veux... Ne dînons-nous pas ensemble ?...

— Parfaitement ! ..Je reçois à l'instant un billet de Mme de Yunka, Gertrude est là qui attend, et elle me demande si tu veux être des nôtres... Elle a une loge au Gymnase pour la nouvelle pièce de Sardou... Mais auparavant elle désire dîner avec nous...

— Oh ! oh ! interrompit Mauroy, ce pluriel me semble singulier.

— Je te demande pardon. Elle insiste tout particulièrement pour que tu sois des nôtres...

— Réellement.

— Sérieusement.

— Le billet contient-il des incandescences qui t'empêchent de me le montrer ?

— Nullement, il y a seulement un mot...

— Oh ! je ne suis pas à un mot près.

Et Flavien s'empara du papier parfumé.

— Eh ! eh !..... fit-il, *ours* n'est pas mal... Quant à être amusant avec ce que la belle Henriette appelle mes méchancetés... J'en doute fort...

— Enfin, seras-tu des nôtres ?... s'écria Lafressange impatienté.

— Comment donc ! mais avec le plus grand plaisir.

Le jeune homme sortit pour porter verbalement la réponse de son ami à Gertrude.

— Hum ! hum ! grommela Mauroy lorsqu'il fut seul, ouvrons l'œil ! Elle est diantrement aimable avec nous ! l'affreuse créature !... Aurait-elle l'envie d'éveiller à mon sujet la jalousie de ce pauvre Léo... Ce serait un peu tard... Et je me montrerais complètement réfractaire à ce genre de flirt... Cette créature si merveilleusement jolie, si désirable pour tous, ne m'inspire maintenant que le plus insupportable dégoût. Je suis convaincu qu'elle me ménage une petite infamie, si ce n'est une grande... Oui ! mais laquelle ?...

Et il conclut ainsi qu'il avait commencé :

— Ouvrons l'œil.

Une heure plus tard, Flavien Mauroy, très correct, en habit noir, arrivait sur la terrasse du café Riche.

Il fut aussitôt entouré par des confrères des artistes car tous recherchaient sa société et sa conversation pétillante.

Quelques instants plus tard Lafressange vint le rejoindre.

Il fit venir aussitôt un maître d'hôtel et lui donna l'ordre de lui donner un cabinet.

A sept heures tapant, le coupé de Mme de Yunka, attelés de deux chevaux bais, à grandes allures, tourna le coin de la rue Le Peltier.

La soirée était fraiche mais sèche, le ciel limpide.

— Allons !... fit Mauroy en se penchant à l'oreille de son ami, va au devant du monstre...

Lafressange s'était levé, et tourna le coin, à la suite de la voiture, arrivait juste assez à temps pour donner la main à la jeune femme et l'aider mettre pied à terre.

— Ah ! vous voilà, fit-elle d'un ton de méchante humeur, ce n'est réellement pas malheureux... Pourquoi n'êtes-vous pas venu avec Gertrude ?... Flavien !... Toujours votre inséparable !... Il ne vous l'eût pas permis sans doute...

Puis se ravisant aussitôt :

— Vient-il au moins, votre grand ami ?..... Peut-on réussir à l'avoir ?...

— Mais certainement, répliqua le jeune homme, un peu interloqué au premier abord, par cet aigre accueil, il a accepté avec le plus grand plaisir.

*(A suivre)*

GEORGES PRADEL